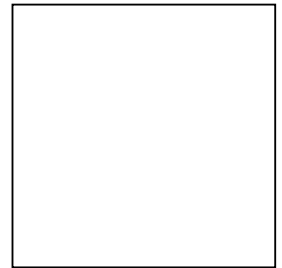




JEAN-CLAUDE LOUEILH

## Peaux de Peuls

« *Quand il veut faire souffrir la fourmi,  
Dieu lui donne des ailes.* »  
Proverbe marocain



**Qui ? Quoi ?**

**S'**AGIT-IL DE NOUVEAUX OBJETS ? De nouvelles méthodes ?  
**S'**D'un nouveau discours ? Du parler des sciences ou des  
savoirs humains, de l'ethnologie, de la philosophie ? De leur  
*sujet* ?

Du parler des raisons ? Du parler déraison ? De miner le ter-  
rain ? De couper, décadrer, monter ?

Des philosophes s'évadent en ethnologie, des ethnologues  
s'irriguent en philosophie. Un mouvement d'hybridation ?  
Une transdiscipline en sus ? Ou exprimer des pulsions de  
savoirs entées sur des trajectoires ? Mais alors ce que j'écris  
se nomme art : la littérature forme-t-elle ainsi l'avenir des  
sciences humaines ? En quels genres ?

Un patchwork sans fil rouge, décevant la métaphore, désertant  
les structures, abandonnant le magasin, désaffectant  
l'interprétation ; mais qui sent son cutter et ses coutures, ses  
coupes et ses couplages. Sentes de la pensée vagabonde, de  
l'idle curiosity chère à Veblen, des passions idiotes du sceptique  
qui regarde sans vouloir voir, de cette pensée rêveuse

qui parcourt le voyage des événements (« a freely wandering or fantastic thinking », dit Freud dans sa préface au livre de Varendonck, « The Psychology of day-dreams »). Pensée chaoerrante ? Peuls nomades ?

### **Identité... ... ça veut dire quoi ?...**

Tous les Bororos sont des Araras. Soit !

Et, pourquoi pas, tous les Peuls sont bororos, quoi !

Ça veut dire quoi même ?

Que tous les Peuls sont des Araras ? Ou que certaine ethnologie appert ouvrageuse de définitions sentencieuses ou illustratrice d'images convenues, alors qu'elle ne parle guère que la langue perroquet de sa méthode ? Peut bien ainsi survenir la curée des herméneutes.

Tous les Peuls sont, sous-entendus, bororos. Voilà ici un de ces jugements exclamatifs qui concluraient une ethnographie – si elle n'était suggestive –, ou une de ces affirmations fatales qui ponctuent la compulsion d'identification – si elle n'était coquette.

Ça veut dire quoi ? Là une figure de parole qui, dans Abidjan revient souvent pour dissiper une question et pour y revenir, là distraire, l'amuser et exposer les inquiétudes intimes aux scènes pragmatiques des malices et des cruautés, des mises en scènes et des palabres, des volontés ou des défis, des circulations, ou mieux des transits, et de noms et de personnes et de relations et d'objets.

Non pas : qu'est-ce que ça veut dire ? Bégaiement obsolète de l'inconscient non moins que de son herméneute ou de son sémioticien, cercle ventriloque. Mais ça veut dire quoi ! ? Interpellation des mondes fuyants et des signes épars, branchements aux pistes égarées et aux signaux hagards, aux déguerpissements et aux départs, aux rencontres et aux malentendus, aux émigrats et aux déhiscences, quoi ! Bref une question ouverte sur beaucoup d'effractions. Et même, ça veut dire quoi même ? Une question qui s'éparpille en mille affirmations, et qui n'est pas sûre que la répétition fasse la différence. Entre autres croisements je veux seulement écrire ici comment des rencontres de Peuls amènent à désirer penser

une machinerie des transits, avec leurs stases, une dynamique des énoncés, avec leurs pertes, – si l'on veut une carte de puissances ; bien plutôt qu'à revisiter l'ontologie redéclinée à la mode ethnologique : où le discours développe la procession, le procès des dites ethnies dans leur être.

Pas de terrain et de circonscription donc. Plutôt certaines dérives et des tropismes certains. Pourquoi pas aussi urbains ? Dans la ville noire mouvante à Abidjan, avec certaines ritournelles ambulatoires, 10 000 capitales et 10 000 couleurs, toutes les peaux et les quartiers déplacés et les p(a)laces recherché(e)s. Adjamé, Treichville, rue du Commerce, Abobo Gare, Poto-Poto, Sidatown. Avec les grands récits en petites coupures, colères, enthousiasmes, ferveurs. Avec les entêtantes graphies des enseignes de T-shirts, poésie de leur automatique et mouvante écriture : Omo Nicolas you and me keep cool we are the world Barbès City Treich streets. Ce que des milliers de trajectoires étonnamment longues, sinueuses et bifurquées décrivent comme territoire avec ses contractions, ses hystéries, ses extensions, ses déserts, ses confins, ses gloires, ses jeux, ses émissaires ses connexions à d'autres territoires, ses ratures d'autres terroirs. Cartes d'énoncés.

Pas d'informateurs, d'interrogations et d'interrogatoires, mais des croisées avec leurs retournements, leurs prises de routes, leurs exhortations, leurs invocations, leurs conjurations et leurs fables. Qu'est-ce donc d'ordinaire en effet que l'informateur, sinon celui qui se trouve déjà toujours informé par les questions auxquelles il est soumis ? Et qui, institué dans cette position médiante, excelle de mieux en mieux à modeler et à moduler le cadavre exquis du village métonyme de toute l'ethnie, cette épousée éponyme de l'ethnologue. Qui peut bien y soutirer sa version controuvée, d'économie (komkom) ou de parentèle (mbokk) ; et ce sera selon : marxisme soft ou hard structuralisme. Cela viendra certes conforter la bibliothèque ethnologique. Mais qu'est-ce qui s'affirme, s'altère et devient ici et alors ? De tout ce fouillis d'histoires et de transports ? Récits de mouvements.

Nomadiser dans les villes et ailleurs et ailleurs, virer de bord dans la jusée des énoncés, voilà qui peut permettre d'abord d'apprendre des lieux, de s'apprendre à des sites, de se couler dans leurs durées, d'immiscer son errance dans leur

Verwüstung, et de se défaire de la compulsive besogne de reconnaissance.

Nommera-t-on d'ailleurs négligence la multiplication des liens ?

### « Si désert si découronné »

Prêtrise forcenée qui traverse le désert. N'étaient-ils déjà prêtres d'ailleurs avant que de passer (par) le Sinaï ou le désert de Syrie ? Le désir de prophétisme et le désert. Étrange alliage ou alliance tactique. Le non-lieu s'intitule lieu passager de l'alliance et de l'élection, la surface d'advenir de tous les signes vire recueil de la Loi. Moment dans le labeur du négatif pour dramatiser et optimiser le ressentiment qui avait embarqué dans la fuite ? L'Hébreu fuit le pharaon et l'anachorète le fisc, ils inscrivent la Loi du Père dans le désert des signes, pour attendre le Messie ou le Fils. Ils ne se distinguent pourtant en rien des brigands, sinon par leur confession, attestée aux confins. Valeur, à la marge. Détresse de ces déserts. Et il n'y a pas de monothéisme qui ne sorte de tels refuges. Ces déserts ne dessinent que des neufs que ne peuvent habiter ni les nomades ni les fous. Celui qui ne veut être roi, ni en science, ni en religion, celui-là il n'y passe pas. Plutôt vaquer en d'autres déserts, un de ces plateaux ou une de ces cultures d'un esprit « qui appelle à lui les corps de l'espace comme les objets de sa pensée ». Nomade, coureur de ces pistes qui débrouillent un sujet.

Mettre 1 000 Grecs anciens avec 1 000 Africains d'aujourd'hui. Mêler. Ménadisme. Nomadisme. Dispersion des sens, attention aux signes – autant d'empreintes singulières, composition hétéroclite, agencement de fortune, puissance de l'épars, divagation d'un désorganisateur nomade. Sur un plan, étalé, le fétiche : non pas des reliques, mais pas grand-chose, mais puissant, insignifiance de tous ces bouts, de tous ces accroc de monde qui jurent les uns avec les autres, qui en ont vu des vertes et des pas mûres, des pertes et des ratures, portés par tant de caravanes de la terre, et il suffit d'un porteur vagabond pour ces quelques cassures d'os, indigènes ou forains, pour ces souvenirs dont on ne sait au juste de quoi ils forment souvenirs, de n'importe quoi pourvu

qu'ils s'embouchent à l'embranchement des contes pour que le fétiche soit gardé. Par fétichisme ? Il fait carte et relief : un bouton, des roches curieuses, une vieille pièce d'or AOF, un galet si aisé à emporter, un vieux bic sec, toute cette mémoire contumace de la terre contumace, qui ne dit rien sur la terre, qui se regarde et s'effleure. Ça n'illustre rien un fétiche, puissant ça évoque, non pas d'une remémoration ruminante, mais l'imagination à venir. L'Ange Polyvalent fait un drôle de tapissier, sur la route de Bassam...

Juste une collection fortuite et peu intègre d'objets qui roulent, une roulette dont personne ne cherche le centre d'où elle s'engendrerait. Et ce n'est même plus un kaléidoscope, une machine à projection, mais un morceau d'usages : le rouler dans un torchon de lin usagé, ou de jute effilochée, le marquer des poussières, des goudrons et des graisses des routes, l'étaler ailleurs, ne pas diviner il ne profère pas d'oracle, ne dessine pas de géomancie, ni une chorégraphie de cauris, il ne tire pas le portrait de Dieu en coup de dés. Écouter ce récit et ce silence et les redites, et suivre une fois pas pour toutes une des pentes de cette carte, la laisser là, partir sur cette donne que nul n'abandonne, bref sur cette disposition. Maniaque ou délirante (mania, manikè). Pulsions toujours géographique, et jamais compulsions mantiques.

« Tous ces travaux... s'intègrent dans une civilisation traditionnelle du déplacement Ces paysans voyagent beaucoup... »

### **Faux départ**

Un désir d'Afriques qui machine depuis beau temps. En 1973. Mais quelle était l'époque ? Rien entre parenthèses, pas d'inspiration, pas d'aspirateur. Afriques, un lavabo à la Bacon ; « c'est la Figure qui prétend passer par un point de fuite dans le contour pour se dissiper dans la structure matérielle. »

Partir, en 1986. Désserter a terra viota. Produire un désert. Parfois c'est beaucoup plus la patience que la passion qui convient au départ. Parfois cependant dans le mouvement de départ, dans sa patience, à quai, on embarque. Embarquant et embarqué. Des paquets de Sargasses, l'impédiment d'appareillage, tout un arraisonement. Les machines chauffent, mais gare qu'elles ne se consomment qu'aux seules *images* de Peuls.

Le départ cependant, et tous les goûts de l'imminence. Et non la fuite, toujours ressemelée des mouvements complices et casaniers du ressentiment et de la nostalgie. Mais quelque part, quand elles se mêlent au départ pour – déjà – l'illustrer, ou le vacuoliser, des images hantent le départ, l'embarrassent et finissent par ployer les désirs en besogne, même lorsque celle-ci peut sembler baroque. Dont l'image alors déposée du Peul, facticisée (une image peut virer icône, jamais elle ne peut devenir fétiche). Reparcourue, modulée, relue toujours de face, refaçonnée, qui s'enkyste. Travail de l'imaginaire, travail de l'identification.

Soit : le pasteur échassier, la cigogne du Sahel, pourquoi pas un autre Juif errant, venu aussi du Nil, époux du zébu nilotique, sorti de l'arrière de son bœuf et commis à reconduire l'animal vers l'eau, fardé aquilin, disposé longiligne, pour les lignes ondoyantes des danses de beauté et des danses de charme – le gerewol et le yaake ; le beau Peul qui louche (s'amuse-t-il de la lentille du photographe ?) et qui est miré au regard des femmes qui élisent celui qui pourra les emporter pour un mariage selon le goût (teegal) ou celui qui emportera le suffrage parce qu'il affiche au mieux l'idéal esthétique (togo).

Soit : ces femmes aux coiffures en cimier, le profil aiguisé par la géométrie des tatouages effilant les pommettes, les grandes boucles tirant les lobes des oreilles sur lesquelles elles comptent les tours de générations, filles du lait et maîtresses des calebasses.

La corde à veau, le bâton de berger, l'arbre barkehi, la traite et la petite calebasse de traite birdube, la culotte deddo à fond de cuir que porte le garçon pour sa première pâture, le grand rassemblement du worso, les manèges de parcours et d'échanges, les fêtes de séduction. Bref, toute une iconographie bien propre à séduire et à emballer.

Alors en patience d'Afriques on peut toujours s'imaginer peul, avec toute la réserve du munyal, tout le savoir attendre pulaaku qui signeront déjà l'appartenance au vrai monde peul. Une indulgence. Un à-valoir. Certains parlent bien de foulanté...

En passion d'Afrique on peut toujours rester embusqué sur ces images, et imaginer. Avec cependant différents registres

de fictions. À partir de l'image – ou de l'icône – peut se fabriquer une archive ou un feuilleté, paré pour les interprétations, somme toute pauvres.

Entreprise qui se présente malgré tout comme être du savoir, compilation d'un rayon ethnologique qui dit l'être peul, en l'isolant et en le déclinant. Entreprise ainsi subsumée à des concepts dont la redondance ne masque guère que l'approximation : transhumance, migration, nomadisme, pastoralisme. Bientôt déposés en consistance de structures quand ils sont encodés dans les termes des relations de parenté, des échanges économiques et des institutions de pouvoir ;

Mais l'affaire demeurera entendue et classée : hors des proliférations de départs, des flux de désertions, hors des histoires qui figurent certains mouvements d'agglomérations et de déhiscences, d'histoires et de méridionalisations, de congères et d'évasions, de rejets et de greffons, de distributions et de dispersions, d'utopies, d'empires et de sujétions, de passages, de fiertés, de haines et de hontes, de discrétions et autres amours le Peul est wodaabe, il restera bororo. Tous les Araras...

### **Pourquoi je suis si mobile...**

Des images peuvent donc hanter les départs. Et des sciences sont habitées de certaines hantises que consacre l'épistémologie. Là où il n'y a pas de solution de continuité. Plutôt la discrétion du mouvement réversible que les circulations irréversibles, qui ne s'administrent pas.

Morale de la science ou science de l'administration : ce n'est que le « vice » qui circule, en minant la société. Alors contre la confusion, contre l'inassignable, pour l'État et pour la statistique il faut nombrer et concentrer et segmenter. Contre la prostituée et contre le vagabond, contre la pétroleuse et contre l'émeutier, observer, classer, identifier.

Usages savants et usages sociaux. Ils ne se recouvrent pas, mais le surcodage des uns empêche les autres de se découvrir, à moins qu'ils ne veuillent les désigner, profiler industriellement leur « design ». Des usages sociaux des coupures. Non pas coder cette fois, mais produire.

Quand il y a un départ ou une migration.

Pourquoi N'deye est-elle partie ?... Des réponses évasives. Pourquoi ont-ils émigré ?... Et ici le lignage, coupé par la migration, se référence ailleurs, autonome, avec le choix d'un ascendant plus proche. Usages des généalogies.

Quand il y a usage savant de la taxinomie et de la classification. Sous les titres du patrilignage et du matriclan. Dispositif pour structurer et régler. Mais aussi machine à produire des flux. Chez les Dagari l'individu relève de l'un et de l'autre, nommément désignés. Le matriclan fait circuler les biens meubles. Fluidité encore chez des agriculteurs.

« Lorsqu'il s'agit d'hommes qui ne nous touchent pas de près, il nous suffit de connaître les fins qu'ils se proposent, pour les approuver ou les rejeter en bloc. Ceux qui nous sont plus proches, nous les jugeons d'après les moyens qu'ils emploient à leurs fins... Il s'agit en tout cas d'une manière de vivre et de voir les choses qui a existé, qui est donc possible. » Et si on faisait de l'ethnologie le récit du possible ? Et pas cet art déco un peu grincheux qui peint aux couleurs de nos éphémères actualités ces monstres qu'on représente, en cachant à peine leur voie de disparition qu'on regrette comme un passé déjà forclos dans un infini travail de deuil, et en masquant à peine qu'on les démontre. Et pas cet art ventriloque cette volonté d'anthropologie où l'ethnologue veut « être le langage que parlent les mythes ». Plutôt une géographie d'usages.

Et pas de celle où la carte ne fait plus alors corps que pour une légende qui l'organise. Pour Maxime du Camp au XIX<sup>e</sup> siècle Paris est une ville dont il faut d'abord décrire « les organes et les fonctions » : seulement alors elle peut bien vivre. On n'y dérivera certes plus. Et elle pourra bien devenir transparente pour « l'homme électrique parfait ». Hors d'usages. Il est ainsi des cartes qui sont dépouillées par leurs guides.

La carte, et le corps sans organes, ne totalisent pas. Toujours l'hors carte, l'hors cadre de la carte. Et ainsi, partielle, capable des décadres de l'adjacence et des échelles, comme le corps sans organes, « elle induit des communications transversales... des inscriptions polyvoques et transcursives, sur sa propre surface... »

Voyez les usages de la machine frontière. Elle forme une membrane aux capillarités sélectives, et ses usagers la dépla-

cent, la remplacent ou la mobilisent. Ici perméable aux échanges « traditionnels », aux passes, aux passages. Là coupant les flux d'économie marchande. Ici loi d'airain de l'échange inégal, là marchandée et fourmillante. Toutes les dilatations et les contractures, les congères ou les disséminations des espaces utiles ou des espèces d'usages, fussent-ils de ruptures. Manières de désenclaver et d'enclaver, de mailler ou de filer les territoires.

Se fixer un but, agencer un transit, s'adonner à un lieu, se donner un nouveau nom ou le même nom d'ailleurs. Tant d'usages même du nom propre même. Et peut-être moins de prise à la simulation, à la redondance, spéculaire ou réfléchie, moins de prise à l'hystérie quand ça dérive singulièrement. Toponymies, humanisées, d'usages, déshumanisées, désertées. Ici un Mooga qui découvre dans l'évitement dont il souffre qu'il était yaralentîga, sans le savoir installé dans une transgression qu'il n'a pas voulue, et qui ainsi coupé ne peut manquer de s'exiler ; sinon c'est la mort qui irréversiblement révélera son destin, redistribuant le groupe en l'obligeant à faire convoier son cadavre de limite de terroir en limite de terroir jusqu'au village de Renea où il sera non pas enterré mais abandonné « suspendu dans les arbres », parmi « ceux qu'on suspend dans les arbres » (yaralentîse).

Là les Iklan, serfs de Tamacheq, peuvent migrer, de migration pionnière ou de migration déliée. J'ai même rencontré des nomades qui font les vagabonds. Et Abidjan pouvait former un temps leur nouvelle frontière, avec aussi la carte de ses usages et de ses épuisements. Des points d'ancrage, de relances, des relais aussi ; car aussi un frère mort peut appeler à l'autre bout du pays, avec encore l'oncle chez qui je pourrais m'arrêter et me reposer. Pourquoi il est si mobile et si labile d'usages, le nomade vagabond ? Et tout ce qui file d'errances peut-il se reclore aussi aisément ?

### « TAALEE, TAALEE » : Injections, objections.

C'est ainsi qu'en peul il convient de dire au début d'un conte. Formule qui d'une part prévient qu'il ne perde la tête, d'autre part lève l'obligation de réserve et les interdits d'expression qui d'ordinaire borneront le langage social.

Que la formule astreigne ici ce que je dis à ce qu'il ne soit éperdu du canon d'une image, quitte à sembler perdre la tête. Qu'elle autorise aussi tournures et flexions qui étourdissent heureusement la volonté d'identification, dételant les expressions et libérant les émotions en dégageant de la compulsion qui trop régulièrement ramène à s'identifier à celles-ci. S'affranchir de « la terreur du seuil » et « fabriquer des étoiles ». Ainsi parlait Kaïdara.

Pouvoir ainsi donner au goût de penser les Peuls cette allure de rêveries théoriques et de désertions, de *Verwüstung*, qui tenta aussi Freud.

D'abord la compilation ethnologique ne va heureusement pas sans écorniflures. Ici ou là un livre, une ligne viennent déniveler le paysage, crocheter d'une faille ou filer d'une maille le volume perspectivé de l'archive. Cela peut lui donner un autre galbe, faire implorer sa rengaine, éparpiller son pléonasme, laisser courir les Peuls.

Pour les Peuls donc – et tant qu'on reste dans la déambulation bibliothécaire – les livres d'Amadou Hampaté Ba viennent doucement dissonner, tracer d'autres erres, ouvrir filons et mines.

Les « contes » – Koumen, Kaïdara, L'Éclat de la grande étoile – : quels énoncés ? Des injections de rappels (non des mythes) dans les récits, des gestes opératoires (non des rites) dans les périples, d'expériences de prudence (non des maximes) dans les aventures, de noms propres (non des fonctions) dans les généalogies, de devi nettes équivoques (non de proverbes) dans les initiations, de réserves (non de suspicion) dans les actions, d'animaux métamorphiques (non de totems) dans les rencontres.

Mais aussi une histoire. Celle de l'empire peul du Macina. 1 000 et 10 000 voix entendues pour recueillir comment surgit la filière dynastique, comment s'y composent les légitimités, comment s'y exposent et y explosent les familles, les rapports de forces et les généalogies, l'usage des armes et le régime des armées, les mouvements des batailles et le noircissement de l'Islam, comment naît la ville, la Dina, l'État, la théocratie, l'imperium, avec la méticuleuse administration distributive attentive au calendrier des espaces, des eaux, des hommes et des bêtes dans le delta du Niger.

Voilà donc déjà de multiples figures de Peuls. Décadrés. Conceptualisables, comme objets ? Modes, de quelle substance ? Expressions, sur quels modes ? Différents, pour quelles machines ? Pièces et peaux, pour quels désirs ?

### **The mad map**

Il y a des déplacements sans carte. Qui tracent des cartes, qui les savent. Praxis des itinérances : les sophistes ; les yeo-che sollicitant l'embauche d'une cour à l'autre sous la deuxième dynastie Tchou ; les bédouins décrochant de l'itinéraire pour suivre les empreintes de chameaux vaquants. Il y a aussi du transport ferroviaire, électrique, aéronaute, informatique qui condense la production et régit la distribution. Une précession du ravitaillement et de l'intendance, une technique de l'irrigation, une maîtrise de l'acheminement.

Il y a des déplacements de populations et des transferts de cultures. Des pôles et des môles. Des convoiements forcés et des drainages de longue durée. Des espaces de clivages et des lieux de mixtions. Lents ou rapides. Rabat l'andalouse, l'estuaire du Bou Regreg, surmonté de la mosquée des Oudayas, investie de Chleuhs, commerçants, montés du désert, et de ces Berbères « malléables », montagnards descendus de la montagne, qui « ressemblent à nos Auvergnats », disaient sans rire Jérôme et Jean Tharaud. A Mopti « si un Mossi, un Bella ou un Bwa réussit à s'accrocher à un patron, à faire fructifier un petit commerce forain, il conduit avec patience son intégration au groupe marka. Il prend le diamou Traoré, Koné, Konaté, le grand boubou et la calotte sombre, il s'installe à son rang le vendredi à la mosquée et les autres jours se joint à un groupe de quartier, autour d'un marabout connu. À côté de cette voie d'assimilation dont le moteur est commercial, il en est une autre possible, qui met l'accent sur la pratique religieuse. Dans ce cas l'homme prend le diamou Cissé ou Touré. »

Il y a des voyageurs lambins, des errances disposées et désinvoltes. Et il y a des pistes pressées, industrielles. Il y a des villes qui ne sont que leurs noms ou le totem de leur néolithisme ou le signal de leur néologisme, qui concentrent une sédentarité massive en dévorant indifféremment l'espace

alentour, se gavant d'exodes ; logique conurbaine de Casablanca. Il y a des villes qui jouent cruellement des enjeux fonciers, négocient les pelures de leurs lieux et l'appellation de leurs quartiers, font débattre les hommes de l'administration et les tenanciers traditionnels, les hommes du Parti et les forains de longue date. Avec des quartiers qui nomadisent, des quartiers de « déguerpis », qui se reculent ou partent avec cloisons et bagages. Croisées de numéros qui sont des index de lieux, de passages, de coagulations ou de disséminations, cloaques ou sphincters, cohues ou sas ; et cela dépend aussi de l'heure, du jour et de la nuit, de l'aube ou du crépuscule ; calendrier journalier de l'espace qui change aussi sur une saison. Un an avenue 16 rue 12 à Abidjan.

Il y a aussi des villes saturées par leurs cartes. Impossible de crocheter un détour ou d'inventer une ligne dans la carte de Mexico City. Des hachures serrées de rues et d'avenues qui vont toutes dans le même sens et se coupent toutes dans le même sens. Lignes d'un bleu d'encre un peu passée, un peu violette, que biffent simplement parfois les traits jaunis de boulevards et de périphériques plus courbes. Treillis bleuet d'un écorché géométrique, 100 000 pattes de mouches, hiéroglyphes raturés de tous ces noms de voies. Pas de scarifications. Quelques surimpressions rouges de circonscriptions administratives : Delegacion Madero, Delegacion Cuauhtemoc. Pas de marges, pas de marches de la ville où se diluerait un peu l'intense tramage urbain. Pas même les signaux d'issues pour quitter la ville, au moins vers d'autres villes. Comme si on ne pouvait quitter Mexico. Gravité formidable, trou noir indéfiniment cadastré. Tout un réseau dense, toute une résille profuse de parallèles et de perpendiculaires qui ne se parcourent que d'une suite vite éperdue de hochements de tête qui ne montent vers rien, ne descendent vers rien, ne sautent rien, ne lisent rien.

Et il y a des continents de chasse et de démographies qui pulvérisent leurs populations en brouillons divergents ou les croisent en jachères patientes ou les enroulent sur des ritournelles de carrefours. Imaginez Lagos.

Mais aussi le paysage du natron, la machine à carbonate, les méninges craquetées des cristaux, le pays enkysté et atteint, les puits de soude qui dessinent la géométrie surface indécidable.

Mais se peut-il que les espaces confèrent une rigueur au calendrier du nomade sévère ? Ethnologies, philosophies des espaces. Même la philosophie de l'histoire doit reconnaître au nomade du style, ses griffes sur l'espace : si Hegel y voit un désir capricieux de conquête, encore faut-il qu'il y distingue le mouvement historique sans matériau historique. Une instabilité ou une irritabilité sans relève, sans *Aufhebung* ? « Une anarchie couronnée. » Des cartes aussi saturées de légendes, géopolitiques : sur les stocks stratégiques, les stratégies des rapports de production, les tactiques parentales, les obligations de fluidité, l'élargissement des superficies utiles, les casiers de cultures, la dispersion des ressources, les vitesses de circulations marchandes et non marchandes, les limites de l'accumulation, les intrications cérémonielles et les contraintes de dispersion.

Qui dira ce qui intensifie la mobilité ?

### « TAALEE, TAALEE » : Divagations.

Vous avez dit peulh ? Ça veut dire quoi ? L'interrogation même souligne aussi la singularité ? Dans l'écriture la terminaison « lh », aujourd'hui passée, et mon nom propre, Loueilh, « lh ». Alors j'ai voulu chercher les tribus, et les noms et les mots de la tribu ?

Lautréamont à Beaubourg, sous le regard consterné et pathique d'un public passionné pour cette espèce de carte de bulles météo, solaires, qui dessine votre géographie patronymique sous l'injonction du clavier tapoté à votre nom propre ; et qui fouille dans la mémoire de l'annuaire téléphonique tous départements confondus. Juste avant moi dans la queue, il y avait un jeune Yustel, qui se retrouve rendu sur le graphisme affiché bien concentré à Strasbourg et en région parisienne. À mon tour. À mon tour, mais vite obligé de rééditer un hexagone vide, en réinterrogeant le mutisme de la machine qui ne me situe pas, au grand dam apitoyé des voisins. Le faune est-il seul ? En-deçà de 5, il n'y a plus de nom propre. Le dernier ? Il fallait décidément partir pour trouver les Peulhs.

Et compter aux hasards des rencontres ceux qui se disent peulhs. En ville cela raconte toutes sortes de départs et de

dépôts, de querelles et de congères, de récriminations et de protestations, de mémoires et de déboires, de fictions et d'aventures. Si d'aventures... toutes ces affirmations ?

Décembre 1983. La grande fille au corsage bleu de Chine, les longs cheveux tressés, quelques perles de couleurs sur les tresses de droite, en dérision d'innocence ou en signaux de Jamaïque. Son amie, plus petite, tressée aussi, mais avec là quelques cauris. L'une et l'autre viennent de Guinée, qu'elles ont quittée. À la fois parce qu'avec Sékou Touré c'était dur et conjoncture, et parce qu'il fallait rompre avec la pression coléreuse du père qui les avait destinées jeunes à un mariage podagre. Beaucoup de départs féminins, à l'aventure, interrompent ainsi un temps ou toujours la filiation par refus de l'alliance. Ça passe par la Sierra Leone et le Libéria, ou par le Mali. Escales dans les capitales. Freetown, Monrovia, Bamako. Point de mire : Abidjan. Et toutous chandelles. Avenirs : la sape, les comprimés, le petit magot, le commerce, le mariage blanc. Paris ou Marseille ? Toutous ou femmes libres ? Mais toutou ça ne se décline pas. N'deye dit : je suis peulh, de Labé, du Fouta Djalon. Ma sœur, là, est soussou.

Novembre 1986. L'un est dégingandé, maigre, un peu d'enflure donnée parfois par des vêtements un peu trop larges au gré des cadeaux, la chemise blanche vient bouffer sur la taille du jean, les yeux s'étirent en malice latérale ou bâillent d'une supplique vite sombrée, il y a de la latérite jaunie dans sa couleur, les membres très allongés et les mains très fines qui semblent flotter presque plus bas que les genoux. L'autre athlétiquement découplé, blouson de cuir, T-shirt à l'encolure en V, sur lequel glisse une lourde chaîne d'or. L'un, portier à l'entrée du Banquier, boîte camerounaise avenue 16 à Treichville. Quand la boîte est pleine, il quitte sa porte et rentre, servir sapeurs, zouleurs et soukousseuses. Mais si passe Youssou N'Dour il délaisse tout pour danser le mbalax, avec une prédilection pour le morceau qui se nomme Immigrés. Il danse la tête tombée, les yeux rentrés, agitant de ses bras minces un ventilateur frêle et fugace dans l'exposition intense d'un repli immense quand sur des poses de contre-temps la posture vient se figer, rengorgée. L'autre surveille l'entrée d'un autre club, « mixte », quelques dizaines de mètres plus bas dans l'avenue. Il revient juste d'avoir tiré

d'une agression un vieux Mauritanien en gandoura qu'une bande de jeunes bris, les brigands, voulaient délester de quelques maigres billets. Son doigt est blessé d'un coup de couteau. Une fille le panse. L'un est peulh, de Guinée encore. Parti de Conakry il y a un an en rupture de père, à la recherche de son grand frère, même père, même mère, parti lui il y a douze ans à Paris via Abidjan, et qui seul, pense-t-il, lui permettra de rééquilibrer avec sa mère la famille face au père, à sa nouvelle épouse et aux trois demi-frères. L'autre est peulh, sénégalais, venu, reparti, revenu. Au gré des rumeurs d'opportunités qui peut-être vont bientôt l'emmener au Cameroun ou au Gabon.

Juillet 1987. Pluie, cornes de brume et froid en ce début d'été franc-comtois. La petite fille se dessine sur la nappe de papier de la pizzeria. Sa mère a servi du lapin, son père aux grandes moustaches arquées vient nous entretenir : sicilien installé ici à Frasné dans le Jura depuis tant d'années, marié à une Française, il s'identifie européen. Bonne bouille ronde à cuir un peu rouge, la petite fille rit, ce qui plisse curieusement une petite cicatrice qui biffe un peu son nez-joue. En légende à son autoportrait, elle écrit : une princesse qui s'appelle Élodie Lepeul(h).

Août 1987. La jeune femme petite, mais avec une très longue natte dans le dos, un pantalon et un spencer noirs, des yeux un peu exophtalmés, une couleur de café ambré, givré de franges olives, couleurs de confins du natron, de fins de désert saumâtre, une patience énervée et pressante, qui fait la queue pour entrer au Titan, le gros palace de musique black au début de l'avenue de Clichy. À défaut d'une 22 places Solibra on peut toujours boire une bière à la brasserie d'en face. Je me nomme Soutra, je suis peulh somalienne, depuis toujours à Paris.

Décembre 1986. Mohamed m'apostrophe la nuit, le noutchi de passage, les femmes qui prennent le frais sous l'eucalyptus, les consommateurs tardifs du maquis le long de l'avenue de la TSF à Marcory. Il dit que son père est maire de Mamou, le début du Fouta Djallon, qu'il habitait au quartier Dar Salam de Conakry, qu'ici la sueur donne des boutons dans le cou, qu'il est un vrai Peulh, musulman, et que la femme là-bas c'est une fausse Peulh, une demi, de Kankan, de vrais colonisés.

Sûr, il va laisser Abidjan-voleurs, rentrer à Conakry, pour mieux refaire l'aventure. À moins qu'il ne gagne direct Barcelone s'il trouve le transport.

Octobre 1987. À Tortiya, département de Katiola, où une marée de clandos cherche dans l'eau et la boue les diamants, il paraît que ce sont des Peulhs qui font la loi brute. Encore un peu redescendus du Nord, et délaissant tout ce qui restait du pastoralisme : un salariat de bouviers et des conflits avec les agriculteurs senoufos.

Janvier 1987. Elle arrive d'Agadès, juste mariée, son mari y entretient la mosquée. Balayeur, quoi ! Prototype même de l'image de la femme peulh. Cimier, boucles, gracilité souple. Elle court la ville d'Abidjan de long en large avec un petit fichu enfermant les médicaments qu'elle vend pour l'heure avec mille de ses sœurs. Tous les soirs après ce démarchage précis qui couvre tous les azimuths en des trajectoires qui zèbrent l'agglomération d'Abobo à Anono, du Plateau à Vridi, elles viennent se rassembler, manger et dormir sur les marges du petit marché d'Abidjan. Pendant six mois, huit mois, machines célibataires et groupes dispersés, configurant à leur mode la cité. Rencontrant et s'alliant à des brides de cousinages ou de tanties. Remontant parfois pour reconstituer leur stock de pharmacopée peulh du Sahel, qu'elles marchandent. À moins qu'elles s'entendent pour en retrouver le suivi à Bouaké. Cars, trains, taxis de brousse. Mal aux reins ? Elle ouvre un petit cône de papier, une cuiller de poudre d'un blanc jauni, délayé dans l'eau de tout récipient qui aura forme de calebasse, d'où l'on soutire quelques petits éclats noirs plus ligneux, pour ensuite verser la solution fraîche dans l'oreille, dans chaque oreille qui tressaille, à chaque fois étirée fortement par un pincement du lobe. Après l'opération qui doit me soutirer tout le nyama-nyama, devant de grandes photos du géréol qu'elle feuillette avec ma fille Ada, qu'elle foulanise Aïda, elle rit.

Bref ce n'est pas fini. Toutes sortes de Peulhs peuvent être croisés et rencontrés. Qui se disent peulhs ici et là, maintenant ici et maintenant là, dans une configuration très mouvante de circulations et d'énoncés. Des cartes ou des roses des flux pour ces départs, ces trajectoires, ces histoires ?

**« Le veau que tu as rencontré, voici le piquet où il faut l'attacher. »**

Aucune bordure pour les syllogismes. Et pas de principe de réalité, donc. Rien par où fuguer, pas d'interstices, pas de trous, même siphonnés. Tous les Peuls sont des Bororos. Discours, wagon plombé, dès la majeure. Ça veut dire quoi ? Des veaux et des piquets. Quel veau, dans quel récit ? Et quel récit, dans quelle tournée ? Et quel piquet, sur quel harrima, à l'époque où « les mouches perdent leurs dents » ? Mais l'important c'est que le piquet soit ailleurs que dans le récit où paraît le veau. Et il faut bien aller jusque là.

Donc il y a un discours indéfini et clos, bruisant de tous les sous-entendus bavards. Et il y a une dérive des continents, une tectonique des plaques d'énoncés.

Donc il y a moins d'ethnies que de noms d'ethnies, des histoires et des histoires, et beaucoup plus d'usages que d'ethnies et de noms.

Il y a des superpositions des codes et des territoires, leur substitution, leur prestidigitation ou leur confusion, des saturations de territoires par les codes, et aussi des projections de territoires sur les codes.

Ne pas s'habiter de ce qu'on cherche, se faire miner par ce qu'on trouve. Et quand ce qu'on trouve ce sont des départs ? Vous savez, monsieur, la personne que vous demandez n'est pas en place : elle n'est pas là, elle n'y est plus. Esthétique de la disparition ou ethnologie des manières de circuler et des usages selon lesquels sont annoncés les absents ?

Ready no mad, Ready no made, Ready Nomad. Et peulh, métonymie pour nomade, ça veut dire quoi ?

*Abidjan, novembre 1987.*

